

ATTITUDES SPIRITUELLES FACE A LA CRISE

Cécile Renouard¹

Matériellement, je ne suis pas touchée par la crise. Ou si peu : le prix des aliments a augmenté, la consommation qui excède un café sur une terrasse d'un bistrot parisien devient un petit luxe. Mais étant religieuse et vivant dans une communauté qui subvient à ses besoins par le travail de ses membres, je perçois combien je suis protégée. Le risque est grand de passer à côté de la souffrance et de l'angoisse de beaucoup d'autres, de différer le moment de choix concrets. La crise, de ce point de vue, me met face à deux immenses défis.

Deux défis

Etre des ponts entre pauvres et puissants

Premièrement, pour moi comme pour beaucoup d'autres Français de classe moyenne ou aisée, la crise financière est à la fois présente et lointaine : présente, parce que je sais, par exemple, que notre congrégation a perdu de l'argent placé dans différents fonds d'investissement ; ou encore qu'en France, 13,4% de la population vit sous le seuil de pauvreté et que le nombre de personnes aidées par les banques alimentaires a augmenté de 16% entre juin 2008 et juin 2009 ; parce que j'entends parler des ménages surendettés américains ayant dû quitter leur maison ou encore des retraités de fonds de pension sans ressources ; parce que tel ami, petit entrepreneur, n'obtient plus de crédit et est menacé de fermer boutique ou parce que tel autre, opérateur financier dans une banque, a été licencié ; parce que mon travail comme chercheur sur la responsabilité des entreprises pétrolières au Nigeria me permet de mesurer quelques effets désastreux du système économique mondialisé sur les populations vulnérables.

Toutefois, la crise demeure lointaine au sens où les ordres de grandeurs en cause – que l'on parle des mouvements de capitaux ou des bonus des traders – n'ont rien à voir avec les réalités quotidiennes ; au sens où les médias nous annoncent déjà l'après-crise ; au sens, enfin, où je ne suis pas directement menacée. Ceci est bien l'expression du fossé qui s'est creusé entre les gagnants et les perdants du système financier actionnarial entre les riches et les pauvres à l'intérieur de nos sociétés depuis plusieurs décennies. J'ai beau avoir fait vœu de suivre le Christ pauvre, je me sens, à bien des égards, du côté des riches. Et mes privilèges sont souvent pour moi occasion de malaise.

Dès lors, le défi est celui, spirituel, d'un engagement volontaire, concret, afin de regarder la réalité avec les yeux des plus démunis, de me rendre plus consciente et plus solidaire de ce que vivent des millions de personnes autour de moi et dans tant d'autres pays, et de lutter contre les structures injustes, en faisant des ponts. A mes yeux, en effet, il est important que les religieux à la fois œuvrent aux côtés des plus pauvres et entrent en dialogue avec les

¹Cécile Renouard

Religieuse de l'Assomption, philosophe, Centre Sèvres, Ecole des Mines et ESSEC Paris.

Co-directrice de l'ouvrage *Vingt propositions pour réformer le capitalisme* (avec G.Giraud, Flammarion, 2009). Elle a publié : *La responsabilité éthique des multinationales* (PUF 2007) et *Un monde possible : les acteurs privés face à l'injustice* (Seuil 2008).

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans CIS, revue de spiritualité ignatienne, Rome. Nous remercions le rédacteur en chef de nous avoir autorisés à le reprendre.

puissants afin de susciter et d'accompagner les transformations nécessaires pour réduire les inégalités, traiter les causes de la misère et créer de nouvelles solidarités.

Concilier relance économique et frugalité

Le deuxième défi tient à ce que la crise n'est pas seulement financière, mais aussi écologique, énergétique, alimentaire et, finalement, systémique. Là encore le risque est grand de ne pas prendre la mesure des enjeux liés au réchauffement climatique pour les plus pauvres de la planète comme pour les générations futures. L'extension de nos responsabilités dans l'espace et dans le temps, à l'égard du prochain proche et éloigné, a encore un caractère abstrait. Certes, je tente de faire des économies d'énergie, de trier les déchets ; je sais qu'il faudrait consommer moins de viande, parce que l'élevage de bêtes destinées à l'alimentation exige beaucoup plus d'eau que les cultures ; je sais aussi que l'empreinte énergétique d'un trajet en avion est considérable, mais je continue d'utiliser ce moyen de transport pour traverser les mers... Je participe à des groupes de réflexion sur nos modes de vie et mène une vie plutôt simple. Il n'empêche : au quotidien, bien des gestes et des habitudes apparemment anodins ont des effets cumulés qui peuvent d'ici quelques décennies entraîner des catastrophes. Cependant, le décalage entre les petites actions individuelles et le manque de réglementations et de projets politiques volontaristes et coordonnés à différentes échelles – locale, nationale, internationale – est immense.

A quoi cela est-il dû ? D'abord, comme le souligne le philosophe Jean-Pierre Dupuy, reprenant l'analyse de Bergson, à ce que nous ne voulons pas croire ce que nous savons². Nous avons beau entendre les rapports des experts du GIEC sur le réchauffement climatique et ses effets, tant que la catastrophe n'est pas crédible, nous n'avons pas vraiment envie de changer... Ensuite, à ce que nous ne savons pas toujours comment concilier des exigences contradictoires par exemple, celle de consommer pour relancer l'économie et celle de promouvoir la frugalité), ni comment hiérarchiser les priorités et inventer collectivement de nouveaux modèles de société.

Comment, intellectuellement et affectivement, nous laisser toucher pour répondre à ces défis ? Sur quels critères fonder nos discernements et nos choix ?

Trois Mouvements pour retrouver l'équilibre

Une triple attitude spirituelle me paraît nécessaire à cultiver en ces temps de crise, faite à la fois d'attention concrète à l'autre (*care*) de quête de la justice et de liberté ; chaque aspect correspond à une disposition intérieure et à un engagement extérieur, dans la cité. Etre plus pour faire autrement et, si possible, mieux. Les deux premiers mouvements sont complémentaires : d'un côté, prendre soin les uns des autres, humaniser nos relations et, de l'autre, inventer des structures plus justes. Le troisième mouvement relève de la recherche de l'équilibre instable qu'évoquait Simone Weil à travers la notion de *détachement*³ - en langage ignatien, l'indifférence ou dans celui de la fondation de ma congrégation, sainte Marie-Eugénie Milleret (1817-1898), le *dégagement joyeux*.

Humaniser nos relations

La qualité des relations humaines, la fraternité universelle, est le cœur du message de l'Evangile ; les relations économiques sont au service d'un ordre social dans lequel chacun est au service de l'autre et reconnaît sa dignité. La crise est l'illustration des impasses auxquelles a conduit un modèle économique qui a fait du dogme de la croissance illimitée de richesses matérielles sa finalité. Ce système est basé sur l'illusion que des marchés décentralisés et

² Cf. *Pour un catastrophisme éclairé*, Seuil 2002

³ Cf « Quelques réflexions autour de la notion de valeur » (1941), in *Œuvres*, Gallimard, 1999, pp.121-126

dérégulés pourraient engendrer cette croissance de façon efficace, voire équitable. De plus, la pensée utilitariste dominante a justifié le sacrifice de certains sur l'autel de la croissance du plus grand nombre ou de la croissance moyenne de la population.

Je vois les conséquences de cette idéologie de façon très concrète dans mon travail, depuis plusieurs années, au sujet de la responsabilité sociale d'entreprise. J'ai pu me rendre depuis six ans, dans plusieurs filiales de grands groupes industriels en Afrique subsaharienne et en Asie pour étudier la façon dont ces entreprises voyaient leurs responsabilités et les mettaient en œuvre à différents niveaux : social (conditions de vie des salariés), sociétal (impacts des activités sur l'environnement naturel et humain), politique (gouvernance d'entreprise, refus de violer les droits de l'homme), économique et financier (fiscalité, contribution au tissu industriel et économique local)⁴. Jusqu'à une date récente, les groupes se préoccupaient fort peu de savoir en quoi pouvait légitimement consister leur contribution au développement. En gros, ils défendaient l'idée que celle-ci passait essentiellement par les impôts payés aux pays hôtes, à quoi s'ajoutaient quelques donations charitables aux communautés locales. L'évaluation et l'effort pour minimiser ou réparer les dommages collatéraux provoqués par leur activité sur leur environnement naturel et humain ne faisaient pas, le plus souvent, partie de leurs préoccupations. Aujourd'hui, parce que notre modèle atteint ses limites, parce que l'on considère les nuisances environnementales, la pollution, la raréfaction des ressources (les richesses naturelles n'ont guère aidé au développement des pays qui les détiennent), parce que le climat social se dégrade parfois autour de leurs sites de production et en leur sein, une interrogation se fait jour dans les entreprises : comment promouvoir le développement durable ?

Le développement durable est une notion vague, mais le fait même que le terme « développement » soit sur toutes les bouches, y compris sur celles des acteurs économiques privés, ouvre à une interrogation collective sur les conditions d'un développement humain et social. Je suis témoin des débats en cours dans certains grands groupes qui réfléchissent, par intérêt stratégique mais aussi par inquiétude morale, à ce en quoi consiste le développement et aux moyens de mettre en œuvre des projets, avec d'autres, qui le rendent possible autour d'eux. La perspective de *Populorum Progressio* (1967) rejoint bien l'affirmation actuelle de la communauté internationale selon laquelle il n'y a de développement qu'intégral (« tout l'homme ») et universel (« tous les hommes »). Il s'agit alors de regarder si – et comment – la production économique permet ce développement personnel et collectif. Les multiples propositions qui fleurissent aujourd'hui dans les organisations pour mesurer la richesse et la qualité de vie disent quelque chose de la nécessité reconnue de prendre en compte les différentes dimensions de l'existence humaine. Ainsi sont revalorisés la sollicitude pour autrui, le souci des ressources relationnelles d'une société, la qualité des relations et du climat social.

Le travail que je mène, avec une équipe de chercheurs du Nord et du Sud⁵, vise à évaluer le développement de régions pétrolières du Nigeria non seulement en termes de qualité de vie et de sortie de la pauvreté, mais aussi en termes de capacité relationnelle⁶. Il s'agit de regarder si les projets économiques ont des effets positifs sur la qualité du tissu social. Le souci des relations humaines, l'attention proche à chacun, la reconnaissance de la dignité et du prix infini de toute vie humaine interdisent d'emblée de traiter les personnes comme des instruments ou des choses. Mettre la relation au premier plan serait une façon de renverser les

⁴ Cf. C. Renouard, *La responsabilité éthique des multinationales*, PUF, 2007

⁵ Cf. Gaël Giraud et Cécile Renouard (dir.), *Vingt propositions pour réformer le capitalisme*, Flammarion, 2009.

⁶ Cf. G. Giraud et C. Renouard, « Relational Capability » : an indicator of collective empowerment » *Essec Working Paper*. DR-09012, 2009

conceptions économiques dominantes ; la valeur d'une chose ne serait plus seulement la valeur-travail, ou la valeur-utilité, mais la capacité qu'elle a de mettre en relation les personnes, de façon plus ou moins directe (que l'on pense au téléphone portable ou à l'achat du produit équitable qui me met en lien avec le producteur local éloigné).

Revaloriser le *care*, l'attention à l'autre, est également une manière de « remettre les pendules à l'heure », de lutter contre la course effrénée au gain de temps, de conjuguer efficacité et gratuité. Cela vaut aussi pour la vie religieuse !

Créer ensemble des structures justes

Au début du XX^e siècle, le banquier John. P. Morgan affirmait que l'écart maximal entre salaires le plus et le moins élevé dans une entreprise devait être de 1 à 20 ; aujourd'hui, il est facilement, dans les grands groupes, de 1 à 1000... Le sens du moralement admissible s'est donc considérablement émoussé. Multiples sont les exemples des inégalités induites par notre système économique dérégulé, notamment depuis le début des années 1980. Si ces écarts se sont accompagnés d'une croissance forte dans bon nombre de pays, ils sont aussi allés de pair avec l'accroissement des tensions sociales, voire des conflits à l'intérieur même des pays.

L'exemple du Nigeria est significatif de l'échec des dirigeants à favoriser un développement homogène : le 7^e pays producteur de pétrole est aussi celui qui était en 2005 le 158^e sur 177 en termes d'IDH⁷ les torts se partageant, au fil des ans, entre les pouvoirs publics ultra-corrompus, les entreprises pétrolières négligentes, les chefs traditionnels et autres groupes capteurs des bénéfices... Au total, une minorité de personnes s'enrichissant aux dépens de populations jeunes et vulnérables qui sont tentées de chercher leur principale source de revenus dans la prostitution et les pratiques mafieuses. En ce qui concerne les effets des actions menées par les pétroliers dans le delta du Niger, tous les acteurs sont face à la nécessité – et à la difficulté – de faire advenir des structures plus justes. Il ne suffit pas de dire que les structures doivent évoluer pour que la situation se modifie.

Dans les zones où je me rends régulièrement, chacun parle de l'objectif du développement durable et du changement de paradigme à l'œuvre : on voudrait passer de l'assistantat à l'*empowerment* des populations. Mais nombreux sont les cercles vicieux qui se sont installés, et nombreux les *benefits captors*. Les résistances au changement sont énormes, et personne ne sait très bien comment s'y prendre. Une chose est sûre : c'est parce que certains – dans les entreprises, parmi les pouvoirs publics et au sein des populations locales – pensent que les choses peuvent changer, parce qu'ils souhaitent faire advenir d'autres structures, que de petites initiatives voient le jour. Ainsi fait-on un pas en avant quand des ingénieurs habitués à trouver des solutions à des problèmes techniques reconnaissent qu'ils n'ont pas la solution, qu'ils ne peuvent y arriver seuls et ont à apprendre à se laisser éclairer par d'autres (membres des communautés, ONG, agences de développement, pouvoirs publics, etc). Le souci de l'équité et la quête d'institutions plus justes reposent essentiellement sur la motivation profonde de personnes qui refusent de baisser les bras, qui reconnaissent qu'ils doivent travailler avec d'autres porteurs d'autres points de vue que le leur et qui ont à la fois la lucidité et le courage nécessaires pour poursuivre la route, même si rien ne bouge autour d'eux et qu'ils rencontrent scepticisme et résistance.

Je résumerais cette disposition intérieure vers la justice par la double attitude du prophète et du roi⁸ : le prophète, tel le militant altermondialiste, est celui qui dénonce les contradictions du système sans jamais s'accommoder de la pensée dominante, de la *doxa* ; le roi, tel le cadre

⁷ Indicateur de développement humain qui mesure le PIB par habitant, le taux de scolarisation et d'alphabétisation adulte et l'espérance de vie à la naissance.

⁸ Ceci rejoint un peu l'analyse faite par Benjamin Gonzalez Buelta sur la double figure du prophète et du sage dans *Tiempo de crear* (Sal Terrae, 2009)

immergé dans l'entreprise, est celui qui, dans la complexité et l'ambiguïté du réel, tente de petits pas pour faire avancer les choses. Certes, il n'y a rien de neuf dans l'appel à cultiver les deux dimensions, mais il me semble que leur coexistence, à l'heure actuelle, est précieuse et même indispensable : ne pas renoncer à l'utopie, pour inscrire son action dans un horizon, celui du Royaume, et être inventif, voire rusé, tel le gérant habile de l'Evangile (Lc 16, 1-13), pour dessiner des chemins dans le clair-obscur.

Vivre un dégagement joyeux

Une troisième figure biblique, après celle du prophète et du roi, est celle du prêtre. Dans la Bible, les lévites et les prêtres sont ceux qui, parce qu'ils assurent le service du Temple, n'ont pas de terre. Ils dépendent ainsi totalement des autres pour subvenir à leurs besoins et ont par conséquent une relation désappropriée à la terre, aux biens. Ils peuvent dès lors contempler la création de façon gratuite et s'en émerveiller, afin de célébrer à la fois le Créateur et sa création. L'attitude du dégagement joyeux serait cette façon de cultiver en soi la liberté intérieure, la relation à la source au plus intime de nous-mêmes, afin de nous aider à avancer sans peur, de manière ordonnée, face aux événements de l'existence. Dans le contexte actuel, le détachement à l'égard des idoles de toutes sortes (le confort, le surinvestissement dans le travail, le prestige, le pouvoir, etc...) peut nous orienter vers une nouvelle relation aux autres et aux choses. Là encore, rien de nouveau sous le soleil ; la tradition spirituelle ne cesse de nous proposer le chemin du détachement. Ici, il est joyeux ! Cette coloration de joie ne doit pas être comprise comme un regard naïf sur l'existence, comme un déni du mal et de la souffrance ; elle doit se lire sur fond de tout ce qui précède : la nécessité urgente d'affronter les défis de la crise et les transformations à opérer. Mais dire que le détachement à l'égard des idoles est joyeux, c'est dire qu'il est mû de l'intérieur par l'Esprit de tendresse et d'amour, celui qui met en nous l'espérance et nous donne la force d'avancer sans désespérer de nous-mêmes et des autres.

Je suis souvent frappée en France de l'inquiétude perceptible chez les jeunes concernant leur avenir. Dans les cours que je donne notamment à l'école des Mines, je perçois combien – consciemment ou inconsciemment – les étudiants ont soif d'ouvertures, de promesses de vie sensée. Ainsi, dans le cadre d'un cours sur l'éthique des multinationales dans les pays du Sud, j'ai proposé une réflexion à partir du cas « Grameen Danone » au Bangladesh, projet que j'ai eu la chance de visiter l'an dernier⁹. Le projet consiste à changer de modèle entrepreneurial : plutôt que de construire une grosse usine, il s'agit de construire 50 micro-usines vertes, peu mécanisées, se fournissant auprès de fermiers locaux, vendant des yaourts comportant des micro-nutriments à bas coût aux populations les plus pauvres dans les zones rurales. 97% des profits sont réinvestis sur place. Le modèle de « *social business* » n'en est qu'à ses débuts et le pari n'est pas encore gagné. Par exemple, chemin faisant, les dirigeants de l'entreprise se rendent compte qu'ils doivent être plus attentifs aux enjeux culturels et politiques liés à ce type d'initiative économique. Ce projet est signe de la volonté de changer de modèle, de mettre des innovations techniques au service d'un projet ayant une utilité sociale forte, et de penser l'activité économique à partir des besoins et des droits des plus pauvres. Les élèves ingénieurs étaient enthousiastes à l'idée de pouvoir inventer des chemins nouveaux et signifiants, à partir de leurs compétences. Certains étudiants, dans les écoles de commerce, me disent aussi qu'ils ont besoin d'apprendre à penser autrement, à libérer de l'espace en eux pour oser créer de nouvelles voies.

Ces exemples constituent, il me semble, la face pratique de l'attitude du dégagement joyeux : laisser l'Esprit ouvrir nos portes, convertir nos ambitions personnelles en aventures

⁹ Cette initiative est menée à la fois par la banque Grameen et le groupe Danone après une rencontre entre le président de Grameen, Mohammed Yunus (prix Nobel de la paix en 2006 pour son action au service des pauvres par le micro-crédit) et Franck Riboud, le PDG de Danone.

collectives, nous dégager de nos certitudes et de nos peurs, et croire en la possibilité d'inventer ensemble des projets porteurs d'espérance et de vie.

A la recherche d'un vivre-ensemble durable

En fin de compte, la crise que nous traversons actuellement et celles qui menacent la survie de notre planète sont – comme toute crise – des lieux de discernement. Habités par la mémoire de l'avenir, le Royaume de justice et de paix où Christ sera tout en tous, nous sommes invités à discerner les signes des temps et à chercher ensemble des voies d'humanisation. Dans un monde porteur de violence et d'immenses inégalités, la pédagogie du Ressuscité nous engage aux trois attitudes que j'ai décrites : le souci quotidien de l'autre proche, la priorité absolue donnée à la qualité des relations humaines et à l'inclusion de chacun dans son unicité, dans une communauté de travail et/ou de vie ; l'effort – inspiré par la triple figure du prophète, du roi et du prêtre – pour inventer des structures politiques économiques et sociales qui mettent au premier plan ces relations humaines et réduisent les inégalités matérielles aussi bien que relationnelles : le dessaisissement, le dégagement joyeux enfin, la célébration intime et collective de Celui dont la force de vie, la *dynamis*, nous entraîne et nous précède¹⁰.

Tout cela, nous le faisons comme chrétiens, mais aussi en collaboration étroite avec les hommes et les femmes de bonne volonté qui sont reliés invisiblement à la source qui nous irrigue tous. C'est aussi un défi de la crise actuelle pour notre Eglise parfois menacée par un discours autoréférentiel : pas plus que les ingénieurs d'une compagnie pétrolière n'ont seuls les clés de la construction d'un réel développement durable pour les populations qui les entourent, nous chrétiens n'avons seuls la solution en vue d'un « vivre-ensemble-durable ». Loin de tout repli identitaire, saurons-nous être humblement et joyeusement au service de cette recherche – éthique et spirituelle – menée avec d'autres ?

¹⁰ Cf. Christoph Theobald, *Transmettre un Evangile de liberté*, Bayard 2007.